



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Miscellaneous works Of The Late Philip Dormer Stanhope, Earl Of Chesterfield

Consisting Of Letters to his Friends, never before printed, And Various
Other Articles

**Chesterfield, Philip Dormer Stanhope of
Dublin, 1777**

Letter VIII. From Me De Martel §. Lettre VIII. De madame De Martel.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52092](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52092)

you, that, in spite of your wishes, your friend, not our friend, is set out to-day * for his country-seat ; torn from the King by the majority of the parliament, and at the same time loaded with fresh marks of his favour, such as the title of earl, a considerable pension, places for his friends and dependants. His retreat does not seem as if it would be a very quiet one. The new ministry is not yet declared ; and as you may well imagine there is no small bustle on the occasion : a few days will decide the matter.

So much for news, which I do not banish from our correspondence any more than you, but I think them the least essential article ; for in truth I care much less for what kings do, than for what you tell me, and what you think ; and facts will always be that part of your letters which will interest me least. Nor is this any great compliment to you, considering the present situation of my mind ; for, whether it be from philosophy or laziness, or even indolence, I look upon all those events, which so disturb others, with the same indifference with which I read those of antiquity ; and all the kings in Europe are to me no more than the kings of Persia and Egypt. However, if my destiny or my connections should oblige me to take some part in the public business, I must submit to the yoke, and fulfil my engagements ; but it will not be without envying the lot of those who remain masters of their own time, actions, and words.

L E T T E R VIII.

FROM M^c DE MARTEL §.

April 8, 1742.

WE feel more than you, my lord, the burthen of having masters, and especially of wanting to give masters to others ; but far from judging as you do, that it is an evil, I am almost tempted to believe, that man is only capable of feeling his liberty when he disputes it ; that, without
dominion,

* This fixes the date of this letter, viz. February 12, 1741.

§ This is also a copy, for which I am indebted to lady Chesterfield. From the contents and the date I should suspect it to have been an answer to the preceding.

ami, est parti aujourd'hui pour sa terre ;
arraché au Roi par la majorité du parlement, et en même
tems comblé de nouvelles marques de faveur, comme
titre de comte, pension considerable, charges à vie pour ses
amis et dépendans Sa retraite n'a pas la mine d'être
fort tranquille. . . . Il n'y a pas encore un nouveau
ministère déclaré, et comme vous pouvez juger il y a bien
du mouvement à cette occasion : peu de jours en décide-
ront.

Voilà pour les nouvelles, que je ne bannis non plus que
vous de notre commerce, mais dont je fais l'article le
moins essentiel, car par ma foi je me soucie bien moins de
ce que font les rois que de ce que vous me dites et de ce
que vous pensez, et les faits seront toujours les endroits de
vos lettres qui m'intéresseront le moins. Ce n'est pas au
reste un grand compliment que je vous fais, vû la situation
d'esprit, dans laquelle je me trouve : car, soit philosophie,
soit paresse, ou même indolence, je regarde tous ces éve-
nemens qui agitent tant les autres, avec le même sang froid
que je lis ceux de l'antiquité, et tous les rois de l'Europe
font pour moi les rois de Perse et d'Egypte. Si pourtant
ma destinée, ou mes liaisons, m'obligent à prendre quelque
part aux affaires, il faut subir le joug, et remplir mes en-
gagemens, mais ce ne sera pas sans envier le bienheureux
sort de ceux qui restent maitres de leur tems, de leurs
actions, et de leurs paroles.

LET T R E VIII.

DE MADAME DE MARTEL.

Ce 8 Avril, 1742.

NOUS sentons plus que vous, mylord, le poids d'a-
voir des maitres, & surtout d'en vouloir donner aux
autres ; mais, loin de juger comme vous que ce soit
un mal, je suis presque tentée de croire, que l'homme
n'est capable de sentir la liberté, que lorsqu'il la dispute ;
que sans domination, ce bien si précieux lui échapperoit,
à peu

dominion, that precious blessing would give him the slip, much the same as health. Murmurs, censures, and cabals, are excited; favourites are expelled; ministers are turned out; vengeance is awakened; and war is stirred up. In the heat of this tumult the mind exerts itself, and feels its own freedom. Let us compare this with the passive liberty of the savage, who never had a true sense of it. An insipid sloth, uncontrouled, leaves him in a state of indolence. Can this indolence be said to make him happy? No, there is no true happiness but that which is felt, which fills the soul with a certain elevation in its projects, and a quick sense of joy in the success. Passions are necessary ingredients to happiness; equality would destroy most of them. Let us then allow men to make and unmake emperors and kings; the instinct that prompts them, both with you and with us, is too cunning for them, if I may be allowed the expression. Do not think, however, that I approve of this war; I have private reasons to dread it. I have an only son, who has no profession but that of arms, according to the customs of the French noblesse. I ask all the world for peace, and I very willingly consent that our nation should be content with governing by her fashions, her luxury, and her trifling refinements of wit. This is what we excel in, and our favourite employment; witness Marianne, the Sopha, the confessions of Monsieur le Comte, and so many other pretty trifles that daily pour in upon us, and are the standing topic of almost all our conversations. Come, my lord, with the Olive-branch in your hand, and restore us to our amusements; come and make use of our cooks, and partake of the sweets of our society. Send no troops to Flanders; live in peace with us. We only want to check the power of the queen of Hungary, and then to share with you the riches of trade, for the common good of Europe. On these conditions, I consent to wear nothing but the wool of your sheep, and leave the Dutch and the Germans to their own natural good sense, without ever wishing to subject them to our mode of wit, or to our epigrammatic turn.

But I perceive that I am rather unreasonable, to continue writing so long to you, who think yourself a stranger to me. As far as it has lain in my power, wit and merit have never been so; and I assure you, my lord, that were you a Japanese, I should not be the less

Your lordship's most obedient humble servant,

MARTEL.

à peu près comme la fanté. On murmure, on blame, on cabale, on chasse les favoris, on déplace les ministres, on se venge, on suscite la guerre. Dans la chaleur de ce tumulte, l'esprit prend un nouvel essor, il se sent libre. Comparez à cela l'oisive liberté d'un sauvage; il n'en a jamais eu le véritable sentiment. Une ennuyeuse paresse, sans aucun contradicteur, le laisse dans l'indolence. Peut-on dire que son indolence le rend heureux? Non, il n'y a de vrai bonheur que celui qui se fait sentir, qui remplit l'ame d'une certaine élévation dans les projets, et d'une joye vive dans les succès. Il faut des passions; l'égalité les ruinerait presque toutes. Laissons donc faire et défaire aux hommes des empereurs et des rois; l'instinct qui les anime, chez vous et chez nous, est pour ainsi dire plus fin qu'eux. Ne croyez pas pourtant que j'approuve cette guerre; j'ai des raisons particulières de la craindre. Je n'ai qu'un fils unique, qui n'a d'autre profession que celle des armes, suivant l'usage de la noblesse Françoisé. Je demande la paix à tout le monde, et je consens de bon coeur que notre nation se contenté de dominer par ses modes, son luxe, et son frivole raffinement d'esprit. C'est notre juste valeur, et notre occupation favorite, témoin Marianne, le Sopha, les confessions de Mr. le Comte, et tant d'autres gentilles bagatelles, dont nous sommes journellement inondés, qui font presque ici le sujet de toutes les conversations. Venez, mylord, le rameau d'olivier à la main, nous rendre à nos amusemens; venez user de nos cuisiniers, et de la douceur de notre société. N'envoyez point de troupes en Flandres; vivez en paix avec nous. Nous ne voulons que modérer la puissance de la reine d'Hongrie, et partager ensuite les richesses du commerce avec vous, pour le bien commun de l'Europe. A ces conditions, je consens à n'être vêtue que de la laine de vos moutons, et à laisser les Hollandois et les Allemands à tout leur bon sens naturel, sans vouloir jamais les assujettir à notre tour d'esprit, ni à nos perpétuelles épigrammes.

Mais je m'apperçois que je ne suis guères raisonnable, de vous écrire si longtems, à vous qui vous croyez un étranger, un inconnu à mon égard. Autant que je l'ai pu, l'esprit et le mérite ne me l'ont jamais été; et sachez, mylord, que quand vous seriez Japonois, je n'en aurois pas moins l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissante servante,

MARTEL,
LET-